

1878

SOUVENIRS DE LA PATRIE

(Chœur des Marins)

I

L'Espérance est notre navire.
L'Avenir est notre océan,
Nous ne convoitons pas l'empire
D'un monde surgi du néant.
Nous voulons pour seul héritage,
Espoir, vertu, force, courage,
Et sainte mort aux matelots.
Maintenant, si loin du rivage,
Notre esquif cédait au naufrage.
Rappelons-nous l'heure où l'Orage
Vit le Christ marcher sur les flots.

Soyons croyants : la loi décuple
Les forces du vaillant jouteur :
C'est le grain béni qui centuple
La moisson du pauvre pasteur ;
C'est le respect de l'Évangile ;
Le mépris pour un cœur servile ;
C'est l'amour de la Vérité.
C'est l'enthousiasme sublime
Qui nous transporte sur la cime
Où le vertige de l'abîme
Se perd devant l'immensité.

La Providence est la boussole.
L'astre heureux, l'immortel flambeau
De la nacelle qui s'envole,
Comme des âmes d'un tombeau.
Les siècles, amassant leurs ondes,
Couvrent d'un linceul d'eaux profondes
L'An que Dieu condamne à mourir.
Tel, un équipage en prière
Voit, sous la vague funéraire,
S'effacer dans son blanc suaire
Le vieux marin qui va dormir.

Nous avons pour nous la Jeunesse,
L'ambition de l'homme fort,
Oris du lâche, voix de détresse,
N'ont pas d'échos à notre bord.
L'Adversité n'est qu'un corsaire
Aucun il faut livrer la guerre,
Qui d'entre nous craindrait la mort ?
La mort ! oh ! ce n'est pas l'absence
D'un châtement, d'une existence,
C'est le refus d'une espérance
A qui sut vivre sans remords.

C'est l'opprobre, l'ignominie,
Le déshonneur sur un blason
Gravé au nom de félonie :
"Apostasie" ou "Trahison."
C'est Luther désertant l'Église ;
C'est Médécis ; ce sont les Guise
S'armant pour l'heure du tocsin ;
Cromwell outrageant la Couronne ;
Courbet renversant la colonne ;
Cavour, que la secte aiguillonne,
Montrant le Pape à l'assassin.

Plus loin : Néron tuant sa mère ;
Rome à ses dieux le comparant ;
César traînant dans la pousière
Vercingétorix expirant.
C'est le sourire qui déguise
Le long couteau que l'on aiguise
Pour la main de Marous Brutus.
Régulus mourant à Cartage ;
Le poison de l'Aréopage ;
Le Grec acceptant l'esclavage ;
Ou le sang de Britannicus.

Tout près de nous, dans la patrie,
Louis Quinze, la Pampadour,
La Nouvelle-France fébrile
Offerte au rire de la Cour.
C'est une inexorable injure
Au vieux drapeau que l'on parjure :
Ce sont Bigot, Cadet, Vergor ;
DeLormier, sur la potence.
Payant sa dette à la vengeance ;
Hélas ! en nos jours d'insolence,
Au cimetière c'est Guibord.

Accourez ! vengeurs implacables,
Stigmatisés ces potentats
Ternissant de leurs noms coupables
Le vieil honneur de leurs États.
Amis ! enviez-vous la gloire
Du tyran passant à l'Histoire
Taché de sang, d'argent sali ?
Quel refuge à l'orgueil de l'âme,
A l'esprit, aux désirs de flamme,
Au mépris d'un succès infâme,
Si votre cœur est avili ?

II

Des aïeux gardons souvenance,
Portons un culte à nos héros,
A ces élus de la souffrance,
A ces martyrs de leurs travaux.
Ici, sous la forêt pensive,
Vécut la race primitive
Que la France évangélistes.
C'est le bataillon héroïque
Des Récollets ; soldat stoïque,
C'est Brebeuf ; ô sol catholique,
Sur toi la Foi prophétisa.

C'est Laval ; son Grand-Séminaire,
De la Croix noble château-fort ;
Le départ du missionnaire
Qui rit au spectre de la mort :
Les Iroquois dans leurs pirogues
Menant captif l'apôtre Jogues ;
Le dernier jour de Lalement ;
A travers le sang qui ruisselle,
Voyez-vous la fauve étincelle
D'un tison, rongé par la prunelle
De l'œil qui se fonde lentement !

L'Éternité vous récompense,
Saints martyrs, vaillants confesseurs,
A votre nom le ciel dispense
Ses trésors à vos successeurs.
Il nous pleut des bienfaits sans nombre,
Et sur notre heure la plus sombre
Dieu fait luire un divin soleil
Dont le rayon est une grâce
Devant qui pleinsément s'efface
Le deuil des jours mauvais ; leur trace
S'évanouit comme un sommeil.

La forêt se transforme en ville,
Le sauvage se fait chrétien.
A la voix des pasteurs docile,
Le peuple marche vers le bien.
Le temple agrandi son portique,
La cathédrale est Basilique,
Notre Province a son légat ;
Aujourd'hui, dans Rome éternelle,
S'instruit la cause solennelle
D'une femme, éloquent modèle,
De sainte Ursule au Canada.

III

Nos voix de plus douce harmonie
Bercent vos fronts triomphateurs,
Fiers soldats de la colonie,
Du sol sacré libérateurs.
Vos exploits, en rayons de gloire,
S'inscrivent dans notre mémoire,
Impérissable souvenir !
Votre cause est sainte, elle est juste,
Votre passé demeure auguste,
Ils sont trop grands pour que leur buste
Ne soit pas vu dans l'avenir.

Comme ils étaient bons faucheurs d'herbes,
Ces paysans exaspérés
Décimant de leurs coups superbes
Les régiments désespérés !
Phipps avait fui ; moins bas les algues
Ployant aux colères des vagues
Se courbèrent sur le galet,
Joyeux, ils quittaient leur chaudière
Et s'en allaient à la frontière
Mourir, hélas ! pour la bannière
D'un Bourbon vivant en valet !

L'héritier du preux Charlemagne,
Le descendant de Saint Louis,
Ouvrait son palais comme un baigne,
A des scandales inouis !
Si la stupeur fut indicible,
Le châtement fut plus terrible,
La digue vint à s'éclater,
Tout s'abîma ; le nouveau maître
S'appela "Peuple," et pour renaitre
La fleur de lys du vieil ancêtre
A l'exil dut s'acclimater !

A Carillon, au fort Duquesne,
Aux bords du Monongahéla,
Comme une épée hors de sa gaine,
Notre bravoure étincela.
Puis la Victoire et la Revanche,
Ensemble, ainsi qu'une avalanche,
Emportant le moulin Dumont ;
Nos grenadiers, à l'œil féroce,
Tuant les montagnards d'Écosse,
Et les couchant, à coups de crosse,
Dans un lit de saignant limon !

C'est l'assaut brillant du fort George ;
La prise de William-Henry ;
L'Américain tendant la gorge
Au glaive de Salaberry.
Partout des fleurons de victoire,
Des succès parfumés de gloire,
De beaux exploits et de grands noms :
DeLevis, Montcalm, Ibergville,
Frontenac, l'honneur de la ville,
Répondant à la flotte hostile
Par la bouche de ses canons !

Gardons l'orgueil de nos blessures,
Sachons les compter noblement,
Des coups seraient-ils flétrissures
Lorsqu'ils sont vengés largement !
Et quand le pays dut se rendre,
Nos drapeaux, en flocons de cendre,
Tomberent au fatal instant
Où sur ses lauriers de victoire,
Wolfe, immortel dans notre histoire,
Criait en saluant la Gloire :
"Adieu ! frères ! Je meurs content !"

IV

Pensons toujours à nos ancêtres
Dans le service de l'État.
Ils furent en cela nos maîtres :
Le ministre se fit soldat.
Comme aux ramparts, à la tribune
Il vit une basse rancune
Tenter l'assaut de nos destins.
La rage en vain fut frénetique ;
Nous eûmes un droit politique ;
Telle autrefois l'Arche hébraïque
Glissait aux mains des Philistins.

Georges Cartier, Sir Lafontaine,
Plessis, l'évêque militant,
Tour à tour mirent à la chaîne
Un fanatisme révoltant.
Colborne vint ; alors la foule
Éleva sur ses flots de boue
Papineau jusqu'au premier rang ;
Redouté, puissant, plein d'audace,
Méprisant les cris, la menace,
Il sut lui dire, bien en face,
Qu'il avait l'âme d'un tyran !

V

La lutte est restée incessante,
Les partis s'épuisent d'efforts,
Entrons avant dans la tourmente,
Dussions-nous marcher sur les morts !
Nous sommes l'espoir, la jeunesse,
Ne trahissons pas la promesse
Du Passé faite à l'Avenir.
Il faut vaincre ou périr en frères,
De nos larmes les plus amères,
De nos travaux les plus austères,
Triomphe, on te verra surgir.

S'entr'égorgé serait folie !
Regardez, spectateurs navrés,
Ces lieux d'horrible incendie
Sur ces palais, ces monuments
Du vieux Paris que l'on assiège ;
C'est la Commune sacrilège
Aux regards des Prussiens moqueurs.
Le Louvre en fumantes ruines,
Quand tout auprès, sur les collines,
Brillent les longues carabines
Des Uhlans demeurés vainqueurs !

C'est à l'équipage en détresse
L'affreux pirate qui répond ;
La foudre éclatant vengeresse
Comme une bombe sur le pont ;
La mer, montée à l'a-bordage,
Livrant en hochets au naufrage
Le grand mat ou le matelot.
L'eau prend le corps, l'enfer prend l'âme,
Les vergues seront pour la flamme,
La carène ira sous la lame,
La vague étendra le falot !

VI

Gardons l'honneur pour politique ;
D'un patriote ayons l'essor ;
Chrétiens ! que la Foi Catholique
Soit pour nous tous le vrai trésor.
Il en est temps, partons, courage !
Dieu nous préserve de l'orage !
Océlons, en un gai transport,
Les sables d'un autre rivage.
La vieille année a fait naufrage,
Son nom se perd dans le sillage
Du Nouvel An quittant le port.

Notre destin sera l'inagr
De cet audacieux ballon
Qui va, dominant le usage,
Jusqu'au séjour de l'Aquilon.

Plus il soutient son vol sublime,
Plus profond se creuse l'abîme
Où notre univers s'engloutit.
Ainsi, quand s'efface la rive,
Lorsque le Temps aux flots dérive,
Plus la lumière se fait vive,
Plus l'Éternité respire !

ERNEST MYRAND.

Québec, 1er Janvier 1878.

UNE FILLE LAIDE

XV

(Suite)

Cette question de noblesse douteuse déplaisait un peu à son aumônier. Ce n'était pas impunément qu'il avait passé vingt ans dans la compagnie de la vieille et hautaine marquise.

Les idées chrétiennes, à la fois plus humbles et plus larges, venaient fort à propos modifier ce que l'influence de la défunte châtelaine avait pu lui donner de préjugés.

Et puis, la petite fortune de Paula n'était point de celles qui suppléent à tout.

Sa beauté pouvait être un écueil, sa jeunesse en était un déjà.

Le vieillard, malgré sa sainte ignorance des conventions mondaines, eût préféré voir sa "petite Paula" mariée à un homme ordinaire, que de la laisser après lui dans une famille étrangère où ses goûts frivoles ne trouveraient que trop d'aliments.

Les réflexions qu'il communiquait familièrement à la veillée à son petit entourage, Etienne et Aubin, amenaient la jeune fille à trahir le secret de son compagnon d'enfance.

Avec une émotion vraie, elle raconta l'histoire touchante de l'Étude pittoresque sacrifiée, comme l'avait été la tabatière d'or, pour le bien-être de la marquise.

"Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit l'aumônier ; elle se savait riche, pourtant. Il lui eût été si facile d'accepter les avances si naturelles de Mme Trébois."

Ce petit tribut de regrets involontairement payé à la perte de la chère tabatière d'or, le bon abbé s'en repentait aussitôt.

"Quelle mauvaise nature que la mienne ! dit-il avec bonhomie ; au lieu d'admirer le détachement de cette pauvre madame, je me surpris à murmurer contre elle. C'est te donner un bien triste exemple, Aubin, à toi qui n'a pas d'amertume après avoir sacrifié bien davantage."

Aubin, s'il n'avait écouté que son premier mouvement, eût arrêté le récit d'Etienne dès le début. Rien ne lui répugnait autant que de voir dévoilé ce trait qu'il avait trouvé simple en l'accomplissant, et qu'à distance il trouvait simple encore, bien que son cœur en eût saigné.

S'il laissa parler jusqu'au bout Mlle de Béringe, c'est qu'un motif plus puissant imposait le mutisme à ses lèvres blanches d'angoisse. Il s'agissait de faire la lumière sur l'homme qui osait demander la main de Paula.

Frappé de stupeur comme en face d'un gouffre béant, le jeune homme semblait vieilli d'une année depuis que l'abbé Journel, tout souriant, leur avait dit en s'asseyant devant le feu clair :

"Mes enfants, M. Alphonse de Momprin, député, demande notre Paula en mariage ?"

Il y avait à peine un quart d'heure de cela. Aubin ne voulait point se demander pourquoi cette nouvelle faisait gronder en lui une sorte de colère folle.

Il ne se sentait pas le droit de s'interroger ni l'audace de se répondre.

Il se taisait, épouvanté de voir réaliser si vite, si profondément, ses inquiétudes sans motifs, lorsque la vie réelle avait pris Brébion d'assaut.

"Ces étrangers !" murmura-t-il en serrant ses mains à les briser.

Les os en craquaient.
"Qu'as-tu ?" dit Etienne.

Le voyant si pâle, elle eut peur. Aubin était-il donc si attaché que cela à l'œuvre de ses veilles ? Elle avait cru le sacrifice consommé dans le cœur comme dans le fait.

"Tu écriras un autre livre... et tu le feras meilleur," souffla-t-elle pour le consoler.

Aubin eut un frisson de douloureuse joie ! Etienne n'avait pas compris.

"Mes enfants, reprit l'abbé Journel après quelques minutes de réflexion, la petite aventure littéraire de M. de Momprin démontre clairement que la chose est avouable, sinon louable ; car, il n'aurait jamais sollicité la main d'une des orphelines de Brébion, s'il avait supposé que le véritable auteur de l'Étude pittoresque sur la Franche-Comté pouvait la lui imputer à crime."

— Ah ! dit Etienne, quelle revanche il te faut prendre, mon pauvre Aubin !

— Il la prendra, sourit l'abbé interprétant comme un acquiescement le silence du jeune homme ; et, si le député est agréé par Paula, tu l'accableras de ta supériorité."

M. de Momprin acquit donc un allié dans cette soirée, où Etienne mécontente et Aubin désespéré renoncèrent à le combattre.

De son côté, lady Margaret n'eut pas le réveil joyeux qu'elle espérait.

Maxime prit congé d'elle de bonne heure pour retourner à Poligny. Il était sérieux, presque sombre, ce qui ne déplut pas à sa belle sœur, tout au contraire.

Là cependant se bornèrent les symptômes d'agitation qu'elle épiait, et force lui fut d'échanger avec le commandant la poignée de main du départ, sans que le nom même de Paula eût été prononcé.

XVI

Ce fut le jeune M. Trébois fils qui vint apporter à Brébion la somme demandée par l'abbé Journel.

Cet apprenti tabellion n'éprouvait qu'un médiocre plaisir dans l'étude paternelle et, près de s'y enfermer pour le reste de sa jeunesse, il saisissait avec empressement toutes les occasions de s'en échapper.

Il aurait également eu quelque désir de revoir celle des deux sœurs qui venait d'ajouter cent mille francs à ses autres attraits ; mais son père lui ayant déclaré que cette dot n'était point suffisante pour un futur notaire, il ne se permettait même plus de se souvenir de la blonde orpheline.

C'était le modèle des fils que monsieur Eusèbe et le type accompli du jeune homme avisé dont les intérêts priment en tout les sentiments.

Etienne, qui l'avait aperçu montant avec précaution le sentier de chèvre, pria Mariette de l'introduire chez l'aumônier, ne se sentant elle-même aucun désir de le retrouver, depuis la scène dont elle avait été l'invisible témoin entre le père et le fils.

Elle avait quelque peine à pardonner à ce positif personnage de lui avoir appris en deux mots qu'une fille laide ne mérite pas un regard, et qu'une fille riche ne saurait être laide.

Après avoir donné l'ordre de servir au visiteur quelques rafraîchissements—car Etienne, devenue maîtresse de maison, en avait banni les parcimonieuses coutumes d'autrefois—elle rentra dans la chambre de la marquise, dont elle faisait religieusement une sorte de musée.

Tout ce qui avait appartenu à la défunte vénérée, tous les objets qu'elle avait aimés se trouvaient maintenant réunis. Plusieurs, dégradés par un long usage, n'avaient que la valeur du souvenir. Quelques autres, enlevés de la salle basse, paraissaient destinés à s'immobiliser dans ce culte touchant.

Les légères ressources que l'aumônier avait acceptées tout d'abord du notaire, avaient permis de remblayer partiellement les vides créés par le musée pieux.

Etienne s'était réservé le soin de tout organiser seule. C'était une consolation et un travail doublement nécessaires à son état d'esprit. La pauvre fille, qui ne se plaignait jamais qu'à Dieu, portait une tristesse poignante sous son impassible pâleur.

Humiliée d'être laide, elle était surtout humiliée d'en souffrir. Elle se sentait amoindrie par le regret qu'elle accordait involontairement à des avantages dont la Providence l'avait privée.

Elle eut voulu porter ses infirmités physiques allégrement, comme elle l'avait fait jusqu'alors, et n'arrivait qu'à les porter avec patience.

Quelle lumière s'était donc faite pour la blesser ainsi ? Quel rêve refoulé ?... Quelle joie éteinte avant de naître ? Quand Etienne regardait au fond de son cœur, elle avait honte de sa faiblesse, inclinait le front et priait.

A ce moment encore, elle venait de glisser à genoux devant l'alcôve de la marquise dont elle avait fait, de son vivant, une sorte de chapelle.

Un grand christ en occupait le fond, austère et sanglant sur une toile sombre.

Chaque fois que les yeux d'Etienne rencontraient les plaies divines, ils y puisaient le courage, comme à une source fraîche s'abreuve le voyageur.

Mais quand ses yeux se reposaient ensuite sur la Vierge suspendue tout auprès, c'était une consolation tendre et suave qui décollait pour elle de cette contemplation.

Notre-Dame-Libératrice en marbre blanc, jauni par les années, debout sur un petit socle de velours bleu pâle, semblait lui sourire et lui promettre aussi, à elle, sa petite orpheline, la libération qu'elle avait apportée jadis à toute la contrée.

C'était naïf, enfantin peut-être. C'était le premier, l'unique bonheur d'Etienne. Cette statuette immobile, aux mains secourables, perdue dans l'ombre de cette alcôve funèbre, lui donnait l'illusion d'une maternité inconnue, dont elle n'avait entrevu quelques douceurs bien faibles que pour les perdre une fois encore.

Un grand silence, l'éternel silence des ruines, régnait à Brébion depuis que la porte de l'appartement de l'aumônier s'était refermée derrière M. Eusèbe Trébois.

Etienne, après avoir prié longtemps, se releva pour procéder à la toilette de sa chère Vierge.

Cette toilette consistait à enlever la poussière et à y suspendre, après l'avoir purifiée d'un léger souffle, une petite couronne que la marquise avait elle-même tressée.

Il lui semblait revoir encore les mains ridées de la morte retrouvant un peu de souplesse pour tourner gracieusement les brindilles de rosiers.

Comme les ans avaient jauni les feuilles !... que les teintes effacées perdaient éloignement du déclin de toutes choses !... Et la poussière, l'ennemie terrible, comme elle ajoutait son travail impalpable à la lente destruction de ces chers souvenirs ! Quelques grains s'étaient incrustés dans le velours fané du petit socle. Etienne, pour les enlever, déploya de la patience, puis de l'entêtement ; ils résistaient encore.

Tout à coup, sous son agile plumeau, le velours sembla bailler et se fendre.

C'était comme une ouverture dont les lèvres minces et rejoignant donnaient asile aux malencontreux grains de poussière.

"Les velours a cédé, il était si vieux !" pensa la jeune fille toute contrite d'avoir involontairement endommagé une de ses reliques.

Elle haussa sa petite taille jusqu'à la hauteur